LIBRES MOTS

La revue du Capital des Mots



N°11

Automne 2026

Sommaire

Édito : Éric Dubois & Pierre Kobel

Poèmes de :

- Catherine Bierling
- José Manuel de Vasconcelos
- Jean-Paul Bota
- Agnès Gueuret
- Georges Friedenkraft
- Anne Poiré Guallino
- Didier Ayres
- Émilie Dautremer
- Gabriel Zimmermann
- Patrick Gillard
- Emmanuelle Chaperon
- Antoine THT
- Beevy Jalma
- Bernard Lucien Messing

Les poètes du Capital des mots

- Marie-José Pascal
- Mireille Podchlebnik
- Pierre Kobel
- Éric Dubois

Photo de couverture de Sandrine Mallet
Page 20 : peinture de Anne Poiré Guallino

Édito

Éric l'écrit : «L'écriture est une tentative de dépassement de soi.» Ce numéro de Libres Mots aura pris quelques retards dont on voudra bien nous excuser. Pour autant l'aventure des mots se poursuit. Et chaque publication est un acte de résistance à ces temps d'interrogation et d'inquiétude, c'est un pas pour se réinventer et affirmer que l'écriture poétique a sa part pour nous aider à nous repérer sur les chemins personnel et collectif qui sont les nôtres.

Quand la jeunesse défile dans la rue pour ne pas renoncer à son avenir, la poésie a lieu d'exister pour porter leur parole. Quand les princes, les généraux, les croyants ou les idéologues s'érigent en maîtres-penseurs, ils ne peuvent supporter la liberté dissidente de la parole poétique. Ils croient la faire taire en réduisant ses auteurs au silence, ils oublient qu'elle a des échos qui dépassent amplement la voix des personnes. Quand la planète brûle et quand les gouvernants ne savent plus où donner de la tête, la poésie a encore son mot à dire. L'éco-poésie est une parole reconstructrice de notre environnement.

Partout où l'homme ne cède pas au désespoir, la poésie est là pour aller de l'avant.

Éric Dubois & Pierre Kobel

I-

Tachée de bleus
N'oublie pas, mortelle
Que tes pas
Ne resteront
Pas éternellement imprimés
Sur la terre
Emplis tes yeux fugaces
Des beautés éternelles
Emplis ton cœur éphémère
D'amour pour
Ceux qui t'accompagnent
Emplis tes oreilles précaires
Du chant fugitif
Des oiseaux insouciants
Peuplant encore ton jardin
Chaque seconde
Chaque battement de cœur
Une victoire
Sur le transitoire

II-

Toujours j'ai aimé
Les herbes d'été agitées par le vent
À présent
Je sais le privilège de respirer.

Catherine Bierling

Née en Picardie, elle émigre vers l'Allemagne dans les années 70. Elle a publié et traduit plusieurs recueils de poésie. Elle écrit pour la revue de l'APA et le blog Grains de Sel. Elle a fait plusieurs résidences d'écrivain à l'étranger.

Ô SILÊNCIO DO MUNDO

Caímos sempre em mecanismos
que simultaneamente mostram e ocultam
O mundo parece então uma trapaça
um vórtice de segredos que se avivam
e apagam sucessivamente
renovando-se em outros ninhos de fogo
O futuro não está em parte alguma
explodem as casas nas enchentes do tempo
e vive-se em corrida incessante
o esplendor fugaz
de milagres que se vão desmoronando
num deserto de estrelas míopes
que deslumbram tanto quanto oprimem
Os homens bebem nomes ecos de ecos
com a peste em cada mão
No seu sangue acumulam-se as dunas petrificadas
da História
o sol e o sal dos significados voláteis
Nada consola sem o incêndio das miragens
que os dias arrastam
Estamos onde nunca estivemos e onde não voltaremos
partimos sem regresso à sede que lembrará a nossa ausência
e tudo continuará num delírio de sombras
ardendo sem que jamais se entenda verdadeiramente
o silêncio do mundo

Le silence du monde

Nous tombons sans cesse dans des mécanismes
qui simultanément révèlent et dissimulent
Le monde paraît alors une supercherie
un tourbillon de secrets qui s'avivent
et s'éteignent successivement
se renouvelant en d'autres foyers de feu.
Le futur n'est nulle part
explosent les maisons dans les crues du temps
et l'on vit dans une course incessante
la splendeur fugace
de miracles qui peu à peu s'effondrent
dans un désert d'étoiles myopes
qui éblouissent autant qu'elles oppriment
Les hommes boivent des noms échos d'échos
la peste dans chaque main
Dans leur sang s'accumulent les dunes pétrifiées
de l'Histoire
le soleil et le sel des significations éphémères
Rien ne console sans l'incendie des mirages
que les jours traînent derrière eux
Nous sommes là où nous n'avons jamais été et où nous ne reviendrons pas
nous partons sans retour à la soif qui se souviendra de notre absence
et tout continuera dans un délire d'ombres
brûlant sans que l'on comprenne jamais véritablement
le silence du monde

Traduction du portugais de Jean-Paul Bota

José Manuel de Vasconcelos :

Né en 1949 à Lisbonne, il y exerce la profession d'avocat.
Poète, essayiste, critique littéraire et traducteur, il collabore aux principales revues littéraires portugaises et a publié divers recueils de poésie.

ITINÉRAIRES PARISIENS

Rue Belgrand

Gambetta la Wallace rouge, à la mairie on décharge des plaques ou ça un ouvrier à la fenêtre la fourche au bout d'un bras mécanique rouge lui aussi et ces bannes rouges du marché depuis Edith Piaf emportées en pensée avec la nuit à tomber presque et les étoiles, l'instant d'après l'autre, le chantier qu'il ferme, du moins m'éloigner vers le Père Lach ' rue Belgrand et le bus rasant la rotonde du cinéma à l'entrée du cimetière la corneille invisible et barouf des perruches vertes le parterre de pelouse face la maison de briquettes comme à Londres où flamboie nacarat un candélabre ou ça de l'enfance et olivier à la fenêtre au-dessus des Pompes funèbres, pourquoi parler cela et à l'instant le salut poli de la pie le gui au frêne comme de Corot Souvenir de Mortefontaine et ces marches d'où je m'élève vers la tombe stèle dansante d'Harriet Toby

30 – 12 – 21, 17 h 15

*

Place Edith Piaf

Un ticket lilas d'autrefois de sous la boîte à livres probablement échappé d'un ouvrage ancien à l'égal d'un marque-page ? Place Edith Piaf dans le chant sonore de la fontaine Wallace aux temps éphémères de silence entendant ceux-là devant le restaurant Pause Kebab ou ça d'un algorithme paroles et silence comme collier qu'ils revêtent de dessous l'enseigne à clignoter sam. tranquille à la place et cet autre de dessus un banc bleu sa canette qu'entoure un sachet opaque et ces sapins dedans leur sac contre le poste de transformation haute tension quelque chose de Cristo tandis que la nuit se prépare et qu'un autre déjà a pris la place du buveur comme je relève la tête l'instant d'avant occupé à écrire de dessus mon smartphone à voisiner un platane jeune il y a cette femme là-bas sa bouteille plastique qu'elle remplit à demi à regarder la sculpture d'EP j'immortalise le filet d'eau qui coule vertical d'entre les cariatides de Lebourg (pas de vent aujourd'hui), de derrière sa porte et carillon chinois muet semblablement l'ouvrier masqué de Réparation chaussures s'attèle à la tâche, des oiseaux pépient aux platanes mêlés aux boules et aux branches et à la nuit à tomber, des oiseaux disais-je invisibles leurs notes sombres où j'entends Messiaen

Place Edith Piaf, 21 01 22, 17 h24

Jean-Paul Bota :

Jean-Paul Bota est né en 1968 en région parisienne où il enseigne. Poète, nouvelliste, responsable d'édition, traducteur. Dernière publication : *Lieux*, *Tarabuste* (2023). Il collabore à diverses revues.

La vague sur la plage
a rebroussé chemin
happée par on ne sait
quel courant, quel appel.
Est-ce l'astre là-haut ?
Est-ce l'abysse obscur ?

Quel est donc à l'oreille
le nom qui se prononce
en mêlant les syllabes
dans un choc de galets ?

Sur la craie des falaises,
le soleil déjà peint
des teintes somptueuses
sans attendre du soir
les pas du crépuscule
et le regard s'attarde
à contempler les plis
où se mirent les eaux
depuis la profondeur
de l'horizon bleuté.

Emprise de beauté
inscrite en la mémoire
d'une façon secrète
qui offre au cœur, à l'âme
comme un point de départ
pour oser dans le jour
reprendre son bâton
et s'en aller serein
sur les routes qui montent.

*

La nuit interrompue trop tôt
par on ne sait quel rêve
et le matin surgi à l'heure
où le sommeil devrait
reprendre son ouvrage.

Le jour et sa clarté sur l'aire
où sautent des pigeons
dodelinant la tête en quête
d'un brin d'herbe gorgé
de pluie ou de rosée.

Sur le parterre où le rosier
attend un temps meilleur
pour répondre au soleil léger
qui préside au printemps,
une ombre, une onde passent,

et la pensée de l'univers
toujours en mouvement
s'attelle à retrouver la note
lancée par les planètes
qui en secret se parlent.

La tête entre les mains, j'écoute
le murmure qui monte
de la terre en travail, le cœur
encore étreint des craintes
abondées par la nuit

jusqu'à trouver tracé en moi
le chemin où mon souffle
s'accorde simplement
aux attentes du monde
en mal d'enfantement.

Agnès Gueuret :

Née en 1936 à Rouen, a exercé le métier de comptable. De l'écriture des chiffres à celle des lettres, il n'y a qu'un pas, franchi grâce à un atelier bellilois puis parisien.

Auteure d'une dizaine de livres, elle poursuit son chemin d'écriture à l'écoute de notre monde hic et nunc.

« Docteur,
chaque soir à ma porte frappe la fée du vent
ses yeux ont la couleur des ardoises mouillées
chaque fois qu'elle vient je m'éveille en sursaut
alors son pas s'éloigne et ses lèvres s'estompent »

« Docteurs,
en vain j'essaie de lier mon sommeil à sa course
ma main se presse au drap que mon ongle déchire
la sueur en océan berce ma voix qui geint »

« Votre douleur est passagère
je crois que vous serez guéri demain
comptez les secondes légères et passez la nuit messagère ! »
dit le premier médecin

Le second répondit :
« oh ce n'est pas grand-chose
un frisson sur le lac une brume au jardin
quelques jours d'attente larvée
et la joie reprendra son cours »

Le troisième était de souche perplexe
il trempait son stylo dans l'encrier d'étain
et des reflets violets inondaient sa moustache…
le quatrième but la coupe de l'oubli
et pleura des torrents de larmes vénéneuses…

Le dernier médecin comprit le mystérieux indice :
« Vous sucerez du miel et de la colchicine ! »

Georges Friedenkraft :

Pseudonyme de Georges Chapouthier, né en 1945, chercheur scientifique et auteur de livres sur les animaux.

Sur le plan littéraire, il s'est beaucoup intéressé à l'Asie, continent d'origine de sa femme, et a publié plusieurs anthologies consacrées au haïku.

Partout la poésie

Et le théâtre de Shakespeare
La prose de Richard Powers
Les reprises obsédantes abyssales de Nathacha Appanah
Ou bien Boualem Sansal
Poésie

Villon les origines Prévert les soubassements
Le toit

Les racines

Frères humains qui après moi vivez
Vous qui vivrez
Je fis un feu l'azur m'ayant abandonné
Ou bien tout bonnement bercé
Un trou de verdure et deux trous rouges au côté droit
Pour faire passer la lumière
Pour faire passer la rivière
Luxe calme et volupté
Bonheur auquel pouvoir accéder
Il fait un somme
Rien d'un pensum
Je vous fais une lettre
Ou bien même un poème
Que vous lirez peut-être
Si vous aimez le vent
Si vous en prenez le temps

Melting pot
Ces yeux ces paupières
Ce *rond de danse et de douceur*
Sphère charnue de nos bonheurs

Anthologie
Qui me construit

Anthologie personnelle
Qui me rend bien plus belle
La vie

Grande
Épanouie ravie
Emaz et ses silences
Ce presque rien

Ce peu
Ce tout pas du tout presque bruit
Pas revoir Neige rien
De Valérie Rouzeau

Toute la fable du monde
Sa musique

Compilation
Rythmée

Compilation
Née du hasard et du cœur
Qui bat

Chœur

Infinie si intime *playlist*
Universelle en même temps
Compilation

Alphabet personnel
International
Sans frontière

Partout
La poésie

Grains de soi

Fragments parcelles
Atomes essentiels

Ces poèmes ces poètes
Qui irriguent ma vie

Mille milliards de poèmes
de poètes
de langues

Infusent en moi

Baudelaire Éluard Prévert
Villon
En collier
Dans le désordre les émotions
En bouquet

Impossible de se contenter de les nommer
Et puis Vian et Victor Hugo bien sûr
Rimbaud
Verlaine

Libres associations

Xavier Grall Louise Labé Breton
Andrée Chedid Vénus Khoury-Ghata

Rêve consolation
Silex
Couteau et pansement
Sel
Sucre

Me vient aussi surgi d'on ne sait où
Nazim Hikmet
Dont je ne connais aucun vers
Par cœur

Pas plus que des autres
Ni même de moi-même
Aucun

Ou presque
J'exagère

En plein cœur en pleine langue
Et pourtant tous
Tatoués
Imprimés

Eau vive
En souterrain

En cascade
Cascatelles

Flux diffus
Eau pétillante vitale claire

Le poète est une chambre d'écho

Le poète est une chambre d'écho

Une antichambre à la fois noire
Et colorée
Une chambre d'égo
Une chambre chaude
Lumineuse
Une chambre à soi

Espace essentiel
Vital

Mémoire involontaire
Mémoire inventaire

Traversée de lumières
Et d'ombres

De silences

Mémoire vertèbres

Résilience

Le poète je ne sais pas
Mais moi

Anne Poiré Guallino

Elle est apaïste et a publié une bonne quarantaine de livres aux éditions du Seuil, Artfolage, Frison-Roche... Elle écrit pour petits et grands, roman, théâtre et poésie :
https://lesineditsdannepoire.eklablog.com/
https://poire-guallino.eklablog.com/

Printemps pascal
Une notice

Lundi tu seras maître de l'après-midi
Et Vierzon t'apparaîtra comme un grand corps sans portée
Le travail des yeux peut-être
Le léger parfum de réglisse
Ou du bouquet d'orties violettes
En tout cas une mémoire
Ce petit étourneau dans sa boîte verte.

Je retourne
Et j'ai à l'esprit *Trois jours* de Šarūnas Bartas
Pour ce séjour dans les images noires
Ou la liberté folle du K. de Franz Kafka
Par exemple dans son chemin de glace
C'est explication du feu et de l'eau et de l'air.

Pareil à cet infini orgueil
Nos deux regards par exemple
Je ne sais pas tout les expliquer
Je suis plusieurs et j'ai néanmoins quelques noms au-dedans
Je ne pleure plus tu ne pleures plus je ne pleure plus
Nous sommes les enfants d'un autre siècle
Et si l'on ne cherche pas la beauté en vain
Elle est existence approximative
Tenant de la nuit et des Fêtes.

Chercher l'or du gouffre
Comme au bord d'une d'église de papier
Descendant depuis midi et les heures heureuses
Là jusqu'au bord de mes mains
Traversées par une époque nue
Ou l'épée d'ombre du soir scintille
Caché tel je fus dans les récits de Ritsos et ses poèmes longs
Épée donc.

Qui pourra décrire le mystère des bracelets de verre aux poignets de ma sœur ?
Quelle difficulté de parler
Difficulté des sentiments
Difficulté de l'espoir
Difficulté de la gloire
J'en suis ignorant
Je vois simplement que tu lies les écheveaux de la neige
Corpuscules de cristal (et tes gourmettes y font penser).

Carême de roses
Enflammées maintenant par les dieux et les déesses.

Associe l'amour s'associe aux histoires personnelles du souvenir
N'est vrai que le souvenir
Puisque l'âge se décompte infiniment

Cela depuis la citadelle des temps écrits
Persistent les heures de la pénombre (car les volets roulants sont à demi fermés et oblitèrent la cascade des ciels susceptibles de frapper la table où je dois écrire).

Quel parfum la datura l'opium qui tremble sur leur tige vénéneuse
Jusqu'au repos partiel
Somme d'angoisses aujourd'hui disparues
Et l'oppression qui va avec.

Tu peux te joindre au passage des pluies adossée aux joncs de lumière de certaines images
Car tu es abysse du présent
Début et fin ensemble
L'épais poids de la galaxie ou sinon les maisons astrales que calculait ma sœur aînée
Le reste est énumération
Asphyxies ecchymoses synecdoques spirituelles comment se repentir de tout orgueil
J'ai cru à la réalité
Gloire et passé de la gloire.

Le soleil donne en moi ai-je entendu hier soir
Cercles silences lois d'argent et de métal des mouvements vers la mort
Donne
Ailleurs veut dire la pensée
Flammes ?

Encore et encore
Pourquoi ces dissociations ?
L'année est partagée en cinq phases
Par dizaines d'années
Passions anciennes lettres anciennes
Nudité cherchant la nudité
Je me souviens de cet homme
Son travail à l'université qui ne lui servait à rien
J'essayais de percer la vie d'ici-bas
Plus particulièrement l'éveil et la crispation des souffles ordonnés par les sécrétions du système nerveux
Attends !

Comparé à ce que je fus en Guyane
Comparé à celui que j'étais à la fête de l'anniversaire de mon père en une table entièrement servie de champagne Ruinart
Où j'ai tenu toute la nuit mon verre par l'assise du verre de fougère
Mon père n'a jamais rien su
Que la haine n'était pas ici mais avec le respect et l'inquiétude filiale.

À 18 ans je ne savais pas où j'allais sinon pour me perdre tout à fait peut-être un peu et inconsciemment pareil au voyage en Orient de Gérard de Nerval que je lisais chez mon père
Quand j'utilisais la machine Olivetti à la réception de l'hôtel des Roches
Pour tracer un premier nom de famille sur la feuille blanche d'un cahier de travaux pratiques nom de famille que je croyais inventer un certain Milton Nascimento que je ne connaissais pas sinon comme mon personnage
C'est ce souvenir de la fièvre

Aucune histoire aucun récit aucune fable
Qu'a surtout retenu mon père.

Dois-je suivre l'ordre apollonien de la folie et du beau ?
Par là où déborde la beauté ?
Ce lys est-il plus beau que la robe de Salomon ?

Tout est question de cueillette
So far away
Et parmi les jours tout puissants
J'ai cherché la satisfaction de l'après-midi
En compagnie de Rafael Alberti et Pier Paolo Pasolini
En la tristesse et son corollaire
Je ressens le soleil tel qu'il séjourne
Qui tombe sur le tapis du living
Décrivant des trapèzes
Qui volent jusqu'aux couleurs granit de la cuisine
Et qui se précipite sur les pages des livres que je lis.

J'ai pensé au matin et ce que me fait le matin
En lettres capitales
Astres devenant argent
Soudain sortis de la folie des années 80 où je comptais sur la vitre du train pour
Le Caire les secondes cristallisées comme des rayons de métal
une à une
Une vie encore sans prophétie
Matins blancs qui circulent dans mes veines comme la perte des repères où la
Méditerranée nous noyait ma sœur cadette et moi-même.

Quelque part depuis je suis appuyé à la détresse
Et la petite ville où j'habite se transforme pour l'occasion en une maison de
tristesse surtout le lundi et le samedi où l'or se transforme en
cuivre
Là ma seule expérience
La distillation de la Province
Rien d'enivrant comme si les rêves n'existaient pas
Là où persiste le vocabulaire de cette grande métaphysique de l'oubli du temps.
Ville aux seuls éclairages des vitrines enflammées
Comment arriver à la création d'un texte sinon en cherchant ce qui est perdu et
parfois enfoui.

Je ne connais pas la trépidation de *NYC*
Ni le *broadway* de Kollek
Peut-être le Pont-Neuf de Leos Carax
Regards.

Tes cheveux de gloire
Et mes yeux sont-ils tes yeux ?

Nous vivons prisonniers dans notre double agglomération qui nous circonscrit
dans une double solitude assez parfaite pour effrayer la mort
qui se glisse du centre-ville jusqu'au pont de L'Europe
So far away
Tout est couleur Seine de gré à gré vert bouteille ou noir
Opulence froide et injuste
Cinéma des ponts orange

Pliés sur les événements pascals.

Cette découverte linguistique de la poésie de Ocean Vuong
Les effets bizarres de certaines drogues *fast forward*
Qui remontent en moi comme un travelling inversé et ralenti
L'unité de mon personnage sinon de moi
Une combinaison intérieure ultraphysique.

Ciel calculé et rabaissé sur l'heure de midi pile
Cette nudité que permet la littérature
Avec son chœur tragique toujours présent y compris dans la langue électronique de Vuong
Car il est le représentant de la mort tout comme moi.

L'octroi de mille univers
Cette bibliothèque faite de l'ombre sacrificielle de celui qui écrit
La présence des textes jusqu'en la moitié de la nuit
3 ou 4 ou plus d'heures à lire
Qui changent ma solitude
Qui me disent cela est vrai ou cela est faux.

Vertige
Danser ne pas danser
Je devais être un drôle de garçon tel que me connurent Véronique et Gilles qui me révélèrent le plus grand secret de ma vie
Et aussi *Exile on Main st.*
Parquet de danse du bar lounge du complexe de l'hôtel des Roches
Où j'étais simplement inconscient
Du secret qui devint une tombe
Plus rien sinon mangeant des azalées dans le patio de l'hôpital Andrée Rosemon
Devenu une espèce de faune neutre et replié sur son plus grand mystère.

Un étrange garçon de 18 ans pour qui connaître et mysticité ne faisaient qu'un ni en moi-même ni en mes limites
Juste l'embarcation d'une décennie d'enfer
Sans printemps pascal ni printemps du tout sinon l'âcreté d'un vin très jeune et absolument nouveau
Un cours d'eau ultraréel
Chaloupe où demeurent les glaces vides de mars.

Nulle loi et comme nulle loi
Une danse dans l'ultramatière des réserves pulsionnelles
C'était cracher la beauté
Ne jamais me voir ni dans aucune photographie.

Pris par une odeur de réglisse
Qui ressemble à s'y méprendre à une odeur de béatitude
Je ne peux partager mon visage ni mon angoisse
Mysterious skin frappant avec l'amour et son impossible netteté
Et cette violence
Je n'ai fait que chercher la pensée magique
Odeur de réglisse untraconsciente
Quelques ombres
Quelques maisons
Quelques miroirs
Et la nuit d'insomnie.

Circulation sanguine du cerveau
Chant du froid
Parfois un souvenir de musique me devient une torture une ritournelle spéciale et enivrée
La respiration venue du bulbe rachidien
Vertige
Anxiété.

La mort m'est une immensité
Là dans la mémoire
Quand je pleurais à juste titre dans le wagon du Métropolitain en septembre 1987.

Il faut prendre l'existence comme une roue de fer et d'eau comme une sorte de moulin sanglant
Tragédie que je revis chaque nuit
Vie
Vie
Qui s'apparente à l'ortie du petit chemin du canal
Chemin de roses et de pierres
Négociant ainsi l'antériorité de chaque élément existentiel
Matérialité bizarre des émotions liées à la mémoire pour s'élever au-dessus du manque par exemple dans l'obstination d'un refrain musical
Le goût de la réglisse glabre est de l'espèce décrite
De fait j'éprouve les époques.

Vie
Vie
Ma vie
Grands ponts glacés de ma chair
La musique disait
Le garçon que je fus à 18 ans.

Je regarde la tristesse
Créant et détruisant
Cycle du fer des roses et des pierres
Qui sommes-nous pour finir ?
Qui créa l'univers ?

Tu prends l'obscurcissement
Nudité fabuleuse
Frère sœur père
Galaxies éteintes
Nudité
Plus rien
Je ne possède plus rien.

Notre ami vient de perdre sa mère
Elle est devenue un oiseau de cendres
Monument funéraire de roses et de pierres
Le sel noir
Affreux reflets de la disparition
Notre ami vient de perdre sa mère.

Ici et là-bas un arc
Printemps pascal

Comme si les fleurs traversées faisaient telle guirlande de l'enterrement lui-même
À la radio Margaret Price dans la Prière de Desdémone.
Vie
Vie humaine.

Cependant je contemple la vie
Sans aucune pensée
Une chose éloignée
Pareille à la musique sur la fréquence hertzienne de France-Musique.

Passons le fleuve inconnu
Allons vers ce monde nouveau
Afin de voir l'hiver
Et l'éclat de la lumière sur la boîte à ouvrages
Qui se hasarde sur le motif
De courbes *seventies*
L'œil du *Chien andalou*.

Qui sait le terme physique
Gisant dans une matière ultraphysique
Il s'agit de vivre
Deux heures passées en compagnie de l'orchestre de Radio-France
Hier aujourd'hui hier et hier.

Puis je pense à notre photographie sur l'escalier de la Cité à Pierrefitte
Là où nous commençâmes notre perambulation
L'arbre de mer dans la voûte de nos esprits
Prophétie prophétie
Les biens terrestres qui vont vers la nuit
Sanglots monde de sanglots
Parfois l'orgueil.

Une œuvre sombre
Enveloppée dans un papier de soie violet
Ce que cache le poème à lui-même et aux autres
Loin dans le corridor blanc
Loin le corps
Loin les mains
Le destin.

Peut-être l'argent viendra-t-il des travaux sur papier et des 13 expositions possibles
Signe image peinture
Travail par la gloire et la mémoire de la gloire
Naissance.

Prends ton chandail
Temps neuf
Tu disais : *passe ton chandail*
Le brouillard dans la chambre.

Je vois le château d'eau entouré des deux antennes paraboliques
L'hôtel Arche
Et son H majuscule fait de néon bleu
Sorte de joaillerie de saphir
Printemps des nudités
Printemps pascal

Printemps de l'unité des dialogues.

Le soleil de la solitude existe-t-il seulement ?
L'épi le sénevé la vigne broyée ?
La croissante absurdité de l'être humain ai-je déjà dit ?
Rêve sans rêve pour ce dernier sommeil alourdi par lui-même ?

Une foule de papillons de marbre
Monarques qui se reproduisent deux fois l'an au sein d'une atmosphère d'apocalypse
Forte image d'un fort augure
Que reste-t-il de moi-même ?

S'il n'y avait eu ce voyage à Santander
Cette ivresse au Cointreau
Rien n'aurait existé de mon tranquille enfer
Nina aurait été Nina
Et nullement l'invitation.

Un bref assourdissement
L'après-midi de Bourges
Liquide blanc des cristaux de la journée
Moment complexe ici terre-à-terre et échappant au langage
La bande FM
Le soin tragique de tout ceci.

Nous pourrions ne pas être sinon juste l'incidence d'un signal un feu grégeois
Sinon la journée qui se détruit dans le bow-window
Peine et oubli de la peine
Nous serions vastes et esthétiques
Drogues.

Voyage astral sans rêve mais la réalité ma réalité la réalité
Le silence de la paix des hommes
Le détail de notre conversation
L'hydre de l'hiver
Cernée par la très belle angoisse
Pierres roses et pierres.

Dois-je aimer les mannequins de la dernière *fashion week* ?
Dois-je replonger dans l'inconscience ?
Dois-je contenir un mystère plus grand que moi
Uniquement parcouru par le désir du repos ?

À moi l'être irréel
À moi le sang
À moi quelque chose de semblable
À moi le silence
À moi l'ivre repos.

Didier Ayres :

Né en 1963. Il a voyagé dans sa jeunesse dans des pays lointains, où il a commencé d'écrire avant de trouver sa voie dans l'activité de poète.
Il écrit aussi pour le théâtre et vit dans le Centre. Il dirige la revue *L'Hôte*. Il chronique sur le web magazine *La Cause Littéraire*.


AUSSI À
L'AISE
QUE DES
FUNAMBU
LES
SUR
LEUR
FIL.

Émilie Dautremer

Il fait un temps magnifique.
Champs embrumés, givre irisé et ta
Tombe rousse…

Murmures des
Étourneaux étourdis qui se
Tordent et dansent au
Crépuscule de nos ébats songeurs…

Ratisser le ciel encombré pour
Assainir l'âme des
Nuages torturés de nos pensées…

S'appuyer sur le bon
Muret, friches de cœurs et ronces de
Corps à la déroute fantasmée…

Souvenirs tordus, essorage vital de la
Mémoire vive, tant voudrais-je être
Une et sûre !

*

Fous alliés, tu décides avec moi de
Caresser le monde et de
Rêver en de semblables langues…
Rêves noirs et cœur fendu, sous d'
Autres cieux, en d'autres plaines, nous sommes
Happés pour des siècles par la
Majesté des cadavres entraperçus,
Entre-touchés. Un jour, bientôt, ils seront
Nôtres. Notre plus bel envol : l'ancrage
Commun, un pas de côté et je me décentre
Tout contre toi, je nous scrute dans
Ton miroir, mon beau miroir, splendides
Résonances. Différences. Mieux
Éprouver le réel en se laissant
Glisser… hors champ… dans le flou
Magistral du temps
Compté par d'
Autres.

Émilie Dautremer :

Passionnée par les mots et la nature, mère de 5 filles, elle habite aux portes du Morvan.
La fabuleuse nature alentours et ce que l'on nomme pudiquement les « événements de la vie » l'inspirent beaucoup et elle travaille aujourd'hui sur un projet de recueil.

Gabriel Zimmermann

Les journées raccourcissent
Et se réveiller parmi les ombres t'attriste,
Tu évoques le printemps avec l'avidité songeuse
De ceux qui prient dieu pour le rencontrer
Prématurément, veulent manger des cerises par temps froid.
Nous sommes en novembre : la lumière du matin va s'étendre
En rampant, flotter l'après-midi brièvement
Avant de décliner comme une pelote en feu.
Pourquoi quand nous surplombent les couleurs de la nuit
Es-tu en peine d'une période que personne ne peut nier ?
Prends la question dans une complicité qui te cherche,
Espère te réconforter face au réel :
Entrevois comme l'automne n'est pas malveillant,
Que grises, brumeuses, les heures sont belles autant
Que celles où la chaleur nous fait ruisseler.
N'attends pas avril, mai pour sourire,
Profite de la saison noire
Quand les autres la déplorent, même la craignent
Et sors pour marcher sous le ciel glacé
En te souvenant que l'obscurité n'attaque pas
– Sur ta nuque le soleil a laissé des points bruns
Qui font blessure.

Auteur :

Phasellus sodales, pede dapibus rhoncus dignissim, justo turpis ornare felis, in imperdiet pede metus quis tellus. Proin imperdiet, quam a gravida pulvinar, est sem faucibus felis, sit amet consequat pede turpis id ante. In facilisis sodales arcu. Mauris tinci-

Futures origines

Quand parfois les chemins noircis nous déménagent
De la nuit incertaine à odeur de café
Est-ce vous qui enjambez la passerelle du présent
Ou les chemins qui retrouvent nos origines ?

*

Le premier jour

Le premier jour de la vie qui nous reste à vivre
S'illumine à l'ombre du silence cheminé
D'où nous fuyons d'office comme pèlerins d'existence
Sur les hospitalières sentes de l'espérance.

Patrick Gillard :
Jeune retraité il vit en Belgique où il crée le Cercle de Poésie de Couvin.
Il retrouve l'écriture poétique qu'il avait délaissée pendant plus de quarante ans.
Ses textes sont publiés dans de nombreuses revues.

Emmanuelle Chaperon

Écrit sur mes genoux

Eux
Dans leur fureur et leur solitude
Déracinés et surmontés
Je ne parle pas à ces fêlures
Ils sont le grain de ma peau
Le clapotis dans mon sang

Eux
Maladroits et empiriques
Les nommer les trahir
Les regarder les délier
Mes os me tiennent
Plus encore mes viscères

Et passent les nuages
Reviennent la fraîcheur et le courant d'air
Parce que le vent me vient dans le dos
Parce que tu n'es pas encore là
Parce que le moment est passé
Et qu'il continue
En très longue attente
En volutes de fumée de passants de roses
En tumulte confus
De singularités opiniâtres et mêlées

Eux que distraient
Le front de la vie
Son déploiement son prodige
Eux dans le vent
Le bruissement du feuillage
La mélancolie des nuages

La cloche sonne
C'est l'heure
De sonner l'heure

Si j'avais une montre ancienne
J'écouterais l'aiguille avancer
Si je donnais l'heure en larmes digitales
J'inscrirais ton nom en lettres cristalliques

Lueurs

Les lucioles mourantes sous mes faibles étoiles
Pavaient d'ors éteints les chemins revenus
Je passais incrédule le long des mêmes fosses
Jusqu'au tunnel béant troué par la lumière
Je reviens tatouée de lueurs tremblantes
Le cœur en lambeaux accroché à son cœur
Lui comme un rail crissant sous l'archet de mes reins
Crache un mugissement couronné d'étincelles
Comme on se jette à l'eau je fonce dans la nuit
Où plus rien ne m'appelle et plus rien ne me suit
Obscur corps-à-corps solitude charnelle
Murmures caressants de la nuit qui ruisselle
Il flotte des senteurs d'humus et d'eau mêlés
Odorantes clartés nimbées d'aube bruissant
Sous mes pas se dessine un sentier de mille ans
Je marche au bord de l'eau le temps se perd content

Emmanuelle Chaperon :

Née en 1966, économiste de formation, elle a travaillé en librairie et comme animatrice d'ateliers d'écriture et écrivain public.
Depuis plus de dix ans, elle écrit sous des formes diverses et s'est tournée vers la poésie en 2021.

c'est ça la vie

touche ton chèque
paie ton découvert
oui c'est ça la vie
baise la femme
éjacule dans la douche
oui c'est ça la vie
structure ta vie
détruit ton futur
oui c'est ça la vie
triture ton crâne
explose tes méninges
oui c'est ça la vie
retraite déjà mort
ton corps déjà mort
oui c'est ça la vie
rejette le monde
évolue dans le vide
oui c'est ça la vie
crame du tabac de merde
chie de la fumée
oui c'est ça la vie
le futur dure deux mois
projection insensée
oui c'est ça la vie
payer ces études
darons peuvent pas l'aider
oui c'est ça la vie
hard boulot de merde
elle chiale au téléphone
oui c'est ça la vie
tes désirs font désordre
apeuré de te ranger
oui c'est ça la vie
femmes gosses tafs
baraque craque crève
oui c'est ça la vie
créer du bonheur des problèmes
illusion de vie remplie accomplie
oui c'est ça la vie
surmenage pour les ménages
ils s'étripent s'implosent
oui c'est ça la vie

d'ailleurs

je suis d'ailleurs

c'est pas que je n'ai pas envie d'être ici
c'est que je ne suis jamais nulle part
jamais ici
pourtant pas plus ailleurs

ce n'est pas triste
c'est un fait il en est ainsi
en a toujours été ainsi
si l'esprit est toujours ailleurs
alors comment puis je être
ici

dès lors je ne suis jamais en train de vivre quoi que ce soit
comme si rien n'était jamais réel
je vis plutôt seul
il y a de l'absence dans ma présence
entouré je me sens détouré
je vis seul
dans ces aléabitudes qu'est la vie

méfie toi que je ne sois pas qu'une illusion
les lendemains incessants
donnent à porter un masque de tromperie
sache qu'il n'y a jamais plus dur
qu'à offrir sa difficulté d'être soi-même
quand il faut cacher aux trois quarts de la Terre
de son monde
qu'on n'est jamais vraiment soi-même
pour ne pas être réprimandé
pour ne pas se faire virer
pour ne pas choquer

vivre constamment sous le masque
d'une retenue de bienséance
est un tue la vie

jamais bien ici haut

ne jamais rien lâcher
du leste de la vie
il faut toujours le garder
même quand il est
trop lourd
si pesant

je sais

qu'il n'en sera pas mieux ici-bas
reclus en moi-même
comme un cocon
essayant de ne pas m'y perdre
luttant

et perdu
mais constant
constamment
éperdument

on m'a souvent taxé de rêveur
c'est vrai
comme quoi j'évolue
au sein de ma propre bulle
comme si je me coupais de la réalité
c'est vrai
mais j'extrapole ce que je connais
ce qui m'entoure
quoi qu'il en soit j'ai toujours un
voir les deux de mes deux
putains de pieds vacillant
dans cette réalité
où il faut gagner sa vie
espérer tenir son boulot
avoir de la bouffe dans son frigo
tout en maintenant un putain de toit sur sa putain de tête
avec ou sans putain de toi
pour ma tête

dédicace à crz eh
maintenant tu la comprends
cette claque de la vie
comme tu la prends
celle à laquelle j'étais déjà confronté
dans notre jeune couple
mais que tu ne pouvais
dans tes études comprendre
entièrement chez moi

j'aime ma vie telle
qu'elle
est

je divague beaucoup ne maitrise pas
la dimension de mes rêves certes
mais
contrairement à tous ces pauvres gens
qui jouent constamment leur sueur et leur sang
les vouent au hasard
je ne rêve pas à une autre vie
sois disant meilleure
ni même
d'ailleurs

Antoine THT :
Après des études, il entre dans la vie active à l'âge de 20 ans. Il écrit ses premiers poèmes en 2010 un peu par hasard avant que cette écriture ne l'anime entièrement.
Il n'a jamais été publié, n'ayant réellement tenté de soumettre ses textes que très récemment.

Par deux

Paumes mollets pupilles
Bras genoux chevilles
Jambes hanches mains
Poumons Poumons
Oreilles seins ventricules
Reins aisselles clavicules

Poignets sourcils
mandibules Tempes
Tempes

Cuisses amygdales talons
Joues arcades tétons
Pieds Pieds

Omoplates narines
ovaires Coudes yeux
paupières Épaules
épaules
Quoi d'autre ?

Fesses,
Elles sont divisées
Géométrie variable

Nous

Le danger vient des lèvres des cils des seins
Le danger vient de la nuque des cuisses des reins
Le danger vient du ventre de la poitrine du vagin
Le danger vient de la langue de la vulve des mains

Vivre en danger

Caché
Écrasé
Dominé

Forcé
Accusé
Humilié

Lynché
Mutilé
Aliéné

Chassé
Enfermé
Oublié

VIVRE
Comment

LE DANGER EST

En baver//Le braver
Le baver//En braver

In *Ma bouche agite des torches dans le fleuve*

Beevy Jalma:

Née au Vietnam, d'un père indien musulman et d'une mère vietnamienne en 1977, elle a grandi à Strasbourg.

Elle écrit depuis l'âge de 7 ans et fait vivre l'écriture dans les ateliers d'écriture qu'elle anime autant que dans ses écrits (poésie, pièces de théâtre, auto-fiction).

vers une terre promise
toujours une mer s'ouvre
écume et bave
vous mes filles ! ? vous mes fils ! ?
bonde à la face !
impossible
de leur imposer
silence !
résurgences
d'une source du regard
aux sens
résilients
les sept milles chandelles
de l'oeil fantomal…
dis-moi l'obscur
quand renonceras tu ?

Bernard Lucien Messing :

Il fut clinicien chercheur à l'APHP pendant quatre décennies.

Poète et plasticien, dernières publications :

L'Homme 100 têtes avec Émilie Champenois Le livred'art éd. Paris 2019 ;

Bérets avec Al Martin Tandem éd. Belgique 2020 ;

et extraits de recueils in Bleu d'encre 2022 et L'hôte n° 13 2025.

Marie-José Pascal

Miroir brisé

Quelques petits éclats d'un miroir brisé
Subsistent en souvenir d'un temps déjà lointain.
Le sablier s'est renversé, recouvrant toutes
Ces années de l'ocre jaune du passé.
Adieu les châteaux illusoires et les amours
Aux doux murmures.
Chacun de nous, allégrement marchait au rythme du soleil
Sur des chemins herbeux aux pierres anguleuses.
Le sablier s'est renversé, le pas mesuré de jadis
S'est mu en une cavalcade folle, une ronde étourdissante
De plaisirs aussi volatils que la fumée des grandes villes.
Les blés ont séché dans les champs, les coquelicots
Aux jupons rouges ont répété à tous les vents
Qu'il serait sage de revenir au temps heureux du sablier
Quand il s'écoulait doucement dans la transparence du jour
Ou sous un ciel tout étoilé où l'on pouvait encore rêver.

Marie-José Pascal :

Elle est née en 1952. Elle a publié dans des revues dès l'adolescence.
Elle est l'auteur de plusieurs recueils dont *Les étoiles sous la cendre*, publié par le Capital des Mots en 2020.

De rives en rives

La nuit je vagabonde
allant de rives en rives
Sur les scènes de mon théâtre
Les rôles s'improvisent

Ivresse et liesse
s' auréolent de jours féconds
Le temps n'existe plus

Mes rêves peuplées
de rencontres et de sensations
revisitent les territoires d'antan

Je voyage dans des contrées lointaines
et capte paysages et visages
d'une étrangeté familière

Le matin me surprend
et m'emporte dans sa course folle
La réalité reprend place
dans un vacillement
entre souvenir et oubli

Mireille Podchlebnik :

Née en 1956, médecin de formation, elle se partage entre écriture poétique et travail de recherche historique et généalogique sur sa famille.
Elle a publié plus de 10 recueils.
On peut la retrouver sur son blog : http://jasmineschwarz.blogspot.com.

Que penser ?

Que pensait le homard de Nerval
Qu'il promenait dans les rues de Paris ?

Que pensent les pins de Gironde
De l'homme qui les a fait s'embraser ?

Que pense la pierre de la jeune femme
Quand elle la voit fondre en larmes ?

Que pense l'oiseau sur sa branche
Quand il veille à nos gestes ?

Que pensent les nuages dans le ciel
Quand la terre se délite sous leur ombre ?

Je vis à force de questions
Je vais de moi à toutes les parts du monde
Je me déserte pour me retrouver
Je n'ai que le chemin de mes impasses

Pierre Kobel :

Instituteur à la retraite, il a mis la poésie au coeur de son existence depuis l'enfance.
Il a créé le blog *La Pierre et le Sel* en 2011 et est le rédacteur de *Libres Mots*.
Auteur de plusieurs recueils chez Unicité et d'anthologies avec l'éditeur et poète Bruno Doucey.

Je brûle
intérieurement

Comme la soie
comme le papier

Je n'écume pas
mes rêves
les plus profonds

Je déchante
sans musique

Parfois me manquent
les mots

*

Je trace des signes
sur la page blanche

Comme des oiseaux
désespérément
perdus

Qui ne peuvent plus
se nicher
quelque part

Trouveront-ils refuge
dans un autre ciel

Sur une étoile
épiphanique ?

Écrire et nommer

Des mots qui peuplent tes rêves
Écrire retentit dans la nuit
Écrire remplace les cris
Écrire tutoie les anges
Tu cherches dans l'écriture
comme un spéléologue
dans une cavité souterraine
L'écriture n'est jamais le fruit du hasard
L'écriture est symbolique
L'écriture ou le polissage des mots
L'écriture cherche la sainteté
L'écriture est une tentative de dépassement de soi
Au centre du monde attendre
L'écriture est médiumnique
L'écriture ou l'herméneutique de l'existence
L'écriture ou les traces de soi
L'écriture ou le rayonnement des mots
Rechercher le Moi
Laisser mûrir le temps
Écrire par défi ou dépit ?
Éveil des sens : quand l'écriture en restitue le sens
L'écriture comme une démangeaison psychique
L'art d'accommoder les souvenirs
L'écriture en jachère : quand
on n'écrit pas ou qu'on songe à écrire
Écris ne serait-ce que pour te dire au monde
L'écriture précède-t-elle l'existence ?
De l'écriture comme médecine
De l'écriture comme thérapie
Nommer avant de comprendre
Nommer les silences
Nommer oublier renommer
Ne nommer que ce qui est définitif
Nommer : une manière de connaître
Nommer et transmettre
Faire des possibles un chemin clair
Nommer est un exercice d'acrobatie
Écrire c'est donner du pouvoir aux mots
Pour continuer il te faut des épaules fraternelles
Nommer est créer

Éric Dubois :

Né en 1966, poète, romancier et revuiste, il fréquente les scènes poétiques de longue date. Passeur, il a créé et dirige l'association Le capital des Mots.

Il est l'auteur de nombreux recueils, de romans et de récits à caractère autobiographique.

Parce que vous aimez la poésie
Parce que vous voulez sortir des sentiers battus
Parce que vous ne vous arrêtez pas à la peur
Parce que vous préférez le doute aux certitudes
Parce que ce n'était pas mieux hier
Parce que vous n'avez pas peur des mots
Parce que vous voulez regarder devant vous
Parce que l'avenir a un nom
Parce qu'après vous l'espoir
Parce que le monde se construit avec des mots

Aussi

Nous vous invitons à nous adresser vos textes inédits et ceux de vos recueils à paraître que nous mettrons en avant dans la revue **LIBRES MOTS**. Chaque numéro est publié le premier jour d'une nouvelle saison.

Notre propos n'est que d'ajouter une goutte d'eau à la multitude des publications pournous tenir debout et dire le monde avec ses grandeurs et sa brutalité, ses beautés et ses faiblesses, pour nous libérer des inquiétudes et participer d'un avenir meilleur.

La poésie n'est pas indispensable, mais on vit bien mieux avec.

Publication trimestrielle en ligne au format PDF

Le Capital des Mots
Association de poésie fondée en 2015

Internet : https://www. lecapitaldesmots.fr

Direction : Éric Dubois | barbatux@yahoo.fr

Secrétariat : Pierre Kobel | libresmots@proton.me

Contact : Éric Dubois, 15 avenue du Président Wilson

94340 Joinville-le-Pont

ISSN 3038-3854